

tères une influence heureuse pour l'avenir : le goût du travail et de l'épargne, la désertion des cabarets, la droiture du cœur, l'amour de son prochain, le respect des lois, le patriotisme, et de là naîtront le contentement dans la vie, le courage et l'initiative dans l'adversité, etc.

6° Enfin, la lecture de bons livres fera d'honnêtes ouvriers ou artisans, aimant l'ordre dont ils comprendront les bienfaits, accomplissant les obligations de leur état avec ponctualité, connaissant leurs droits et leurs devoirs d'homme et de citoyen.

Voici, en général, les livres que nous voudrions voir figurer dans les bibliothèques scolaires :

(a) Les ouvrages dont les morceaux qui se trouvent dans les livres de lecture ont été tirés, à moins qu'ils ne contiennent des notions dangereuses pour l'intelligence et la moralité de la jeunesse.

(b) Les livres élémentaires sur les sciences appliquées.

(c) Les livres d'histoire : biographies des hommes qui se sont illustrés par les services qu'ils ont rendus à l'humanité ; grandes inventions et découvertes : — histoire nationale : us et coutumes, traits de courage, de dévouement, de patriotisme, de civisme.

(d) Relations de voyages, descriptions des mœurs et des coutumes de tous les peuples.

(e) Traités pratiques de morale, d'économie domestique.

(f) Les livres populaires traitant de la Constitution et des lois du pays.

(g) Romans, nouvelles, contes, convenant pour la jeunesse.

En terminant, disons que l'école doit avoir à sa disposition une collection de tableaux, d'objets, de machines simples, d'animaux empaillés, de produits de l'industrie, nécessaires pour les leçons d'instruction qui précèdent les leçons de lecture. Ce qui veut dire que chaque école doit avoir un musée scolaire.

A. F. VERBRUGGEN.

Une leçon de prononciation.

Victor Hugo, dans son dernier poème les *Quatre vents de l'esprit*, place un morceau intitulé : *Plainte d'un proscrit*, dans lequel on lit les vers suivants :

Proscrit, regarde les roses,
Mai, joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses ;
Proscrit, regarde les fleurs.

Je pense

Aux roses que j'aimai ;
Lemois de mai sans la France
Ce n'est pas le mois de mai

Mlle Sarah Bernhardt, la célèbre actrice, devait réciter cette poésie, et, comme elle la disait devant M. Sarcey, le spirituel critique, elle prononça le mot "mai" (1) ouvert, comme s'il avait un accent grave. A ce sujet, voici le dialogue qui s'engagea entre eux.

— Eh bien, dit M. Sarcey, Victor Hugo dans cette pièce, fait rimer *le mois de mai* avec *je semai, je fermerai, j'aimai* ; et vous prononcez le mois de MAIS, comme s'il y avait un accent grave, un E largement ouvert. Vous me rompez toute l'harmonie du morceau ; vous lui enlevez sa sonorité triste : vous ne donnez plus à l'oreille en la privant du retour de la rime, la sensation qu'a cherchée le poète.

— Comment, s'écria-t-elle stupéfaite et indignée, vous voulez que je prononce le mois de *mé* ?

Et elle insistait sur le son fermé de la syllabe.

— Et d'abord ce n'est pas moi qui le veux, c'est Victor Hugo. S'il avait entendu que l'on prononçât *mè* (accent grave), il eût trouvé d'autres rimes au mot que *je fermai, je semai, j'aimai*. Mais ce n'est pas là une fantaisie de Victor Hugo. Victor Hugo a suivi la tradition de tous les poètes français depuis le seizième siècle. Jamais le mois de mai, et Dieu sait si l'on a parlé en vers, n'a rimé qu'avec des sons fermés.

— Le mois de *mé* ! répétait-elle, le mois de *mé* ! non jamais je ne dirai le mois de *mé* ! Cela est affreux ! le son est d'une vulgarité horrible.

— Et cependant vous dites un quai, en prononçant *qué*. Jamais vous n'avez dit le *qué* Malaquais. Vous dites le *qué* Malaqué. *Quai* rime avec *j'embarquai* comme *mai* avec *je semai*.

— Quai, je ne dis pas ; passe encore pour *quai*. Mais quant à *mai* (et elle ouvrait largement le son) jamais je ne m'y résoudrai.

— Et gai, repris-je ! est-ce que vous direz d'un homme qu'il est *guè*, ou même

(1) Littré veut qu'on prononce *mè*.